

La fin des possibilités de Jean-Pierre Sarrazac.

Jean-Pierre Sarrazac est un paraboliste, un auteur de textes qui effectuent un détour courbe pour aller d'un point à un autre.

La beauté de la parabole, c'est sa trajectoire, ce tir lobé, qui s'élève et retombe, au lieu de filer droit.

Jusqu'où s'élève la parabole ? Jusqu'aux Cieux. Là-haut, Dieu, préoccupé, demande à Satan, son émissaire, des nouvelles des hommes. Il a un peu perdu le fil, Dieu, il se réfère encore aux vieilles histoires, il ne suit plus l'actualité, il s'enquiert : "Dis-moi en bas, il y a bien toujours cet excellent Job, avec tous ses malheurs..."

« Job aujourd'hui c'est la multitude », répond Satan, plus au fait des derniers développements ici-bas.

Ici-bas, ça va mal. La courbe des suicides grimpe. Même l'entreprise satanique est en crise : un être qui se supprime, c'est un être de moins à tourmenter sa vie durant. Or le pacte entre Dieu et le Diable au sujet de l'homme est inchangé : "Interdiction de toucher à sa vie".

Et voici Satan mandaté par Dieu pour endiguer la vague endémique des suicides humains. La parabole amorce sa plongée vers la condition terrestre.

Le haut, le bas et le milieu, tels sont les trois niveaux entre lesquels oscille *La Fin des Possibilités*. Le milieu, c'est la vie terrestre. Jean-Pierre Sarrazac, qui a théorisé la forme théâtrale du "drame-de-la-vie", a inventé ici un "drame-de-la-vie-sur-terre", c'est-à-dire une situation humaine, trop humaine, ou trop réelle, mais racontée depuis l'au-delà ou l'abîme, par au-dessus et par en-dessous.

Il y a quelque chose de faustien dans ce drame à étages, qui rappelle moins le Faust de Goethe, que celui du compositeur Hanns Eisler, auteur aussi d'un *Johann Faustus* (1952) où l'on voyait Méphisto témoigner à Dieu d'un marasme tel que les hommes, exploités, aliénés, harassés, misérables, n'avaient plus les moyens de s'offrir les péchés capitaux.

Dans *La Fin des possibilités*, la solution temporaire inventée par Satan, surnommé "l'Adversaire" comme dans la Bible, consiste à isoler les sujets suicidaires, de façon à ce qu'ils ne contaminent pas les autres. On leur offrira donc un séjour dans quelque colonie de dépeuplement, vantée comme un *eldorado*, et vers lequel on les invitera à descendre, descendre, descendre. C'est le troisième niveau : le sous-sol, le Shéol, Hadès hébraïque, antérieur à l'Enfer, séjour où les morts cotoyaient les vivants, et d'où l'on pouvait parfois remonter, à certaines conditions.

Il y a comme souvent chez Jean-Pierre Sarrazac cette capacité à réactiver les très anciens mythes, jamais les plus fréquentés, mais les mieux enfouis, ceux qui demandent à être retrouvés, outils à disposition du poète dramatique d'aujourd'hui pour lui faire dire le monde. Le travail de l'auteur consiste ensuite à donner forme nouvelle à ce récit, à l'habiter de personnages, à l'animer, c'est le travail du paraboliste dramatique.

Plus ouverte que l'allégorie, la parabole rayonne d'interprétations possibles, elle éclate en bouquet de significations potentielles. À l'évocation de cette destination de transhumance, on pense à la fois à une Terre promise, à l'exode vers Israël, à l'Exode tout court, à un parc de loisirs, au Grand Théâtre de l'Oklahoma de Kafka, à la conquête de l'Ouest, au club Med, à n'importe quelle cité radieuse conçue par n'importe quel architecte de renom pour réhabiliter n'importe quel faubourg, aux heures de pointe dans le RER, mais aussi aux boat people, aux déplacements forcés des réfugiés climatiques, aux camps d'extermination.

Je ne sais pas si Jean-Pierre Sarrazac aime la science-fiction, s'il aime par exemple Philip K. Dick, le romancier américain, qui est lui aussi un grand inventeur de paraboles. Dans la *Vérité avant-dernière* (*The Penultimate Truth*, 1964), on observe les humains entassés dans des souterrains invivables pour échapper aux radiations de la guerre atomique qui a ravagé la Terre quinze ans plus tôt. Mais lorsque l'un d'eux enfreint les directives et remonte à la surface, il découvre un eden de verdure, d'air pur et de prairies. Tout n'était qu'un stratagème ourdi par les riches pour déporter les pauvres et mieux jouir de l'espace : un avatar de la lutte des classes puisant ses formes dans un récit aux tournures bibliques (encore le haut et le bas).

Dans l'écriture de Jean-Pierre Sarrazac tout fait sens, mais tout fait multiples sens. Le texte est miné de symboles qui éclatent à mesure que l'on avance. Dans *La Fin des Possibilités*, drame de la condition humaine, l'homme qui représente L'Homme s'appelle Jean-Baptiste : c'est dans la Bible celui qui annonce la venue du Christ, c'est le Messie d'avant le Messie. Mais il porte aussi les initiales d'une célèbre marque de whisky dont il fait ici une grande consommation.

Jean-Baptiste, c'est l'homme occidental d'aujourd'hui, celui en qui s'est réalisé le rêve du bonheur à la petite semaine (emploi, logement, femme, enfant), substitut de ce que pouvait être par exemple le paradis socialiste trente ou quarante ans plus tôt, dans les pièces de Heiner Müller. Quelle qu'en soit la forme, le rêve réalisé, c'est le cauchemar.

Jean-Baptiste souffre de problèmes existentiels (dépression, sentiment de vide, délire paranoïaque). Il souffre de l'esprit, d'un mal abstrait. Dans la pièce, il est ami avec Mamadou, son double corporel, travailleur immigré africain sans-papiers, qui, lui, a ce qu'on appelle à juste titre "des vrais problèmes". Le seul soulagement que peut apporter Mamadou à J.-B., c'est de le traîner dans une salle de sport, pour le faire courir sur un tapis roulant sans fin, autre version de l'exode vers nulle part proposée par Satan aux humains prêts à se foutre en l'air.

Ces êtres en partance vers le fond, Jean-Pierre Sarrazac les appelle "sans-visages", comme ceux que l'on désigne aujourd'hui d'un privatif : sans-papiers, sans-domicile fixe, sans-emploi. On retrouve là le goût de l'auteur pour l'expressionnisme. Ces "sans-visages", ce sont aussi les descendants de cet "homme-masse" inventé par Ernst Toller en 1920, celui qui résiste pour ne pas être anonymé, avalé et dissous dans l'indifférenciation du commun, en l'occurrence du fascisme.

L'une des forces de cette pièce, c'est que l'on a l'impression qu'elle met en jeu la condition humaine toute entière, que son personnage c'est l'humanité. Jamais l'auteur ne la surplombe, jamais il ne la juge d'en haut. Il partage son sort et en témoigne, de même la fille du Dieu Indra, dans *Le Songe* de Strindberg, (l'une des pièces préférées de Sarrazac) descendait sur Terre, moins pour sauver les hommes que pour vivre avec eux, comme eux.

Dans les années 60, Bernard Dort avait parlé d'un "théâtre des possibles", au sujet des dramaturgies contemporaines, notamment celle d'Armand Gatti. L'homme s'y trouvait écartelé entre son être intime et ses tentatives de transformation du monde. Acteur de l'histoire, il luttait pour y trouver sa place en tant qu'individu vivant, et connaissait des défaites glorieuses que la marche du temps transformait en victoires tragiques.

Aujourd'hui Jean-Pierre Sarrazac signe *La Fin des Possibilités*.

Est-ce-à-dire que c'est la fin ? Oui. Mais il n'y a pas encore d'après, car la fin ne fait que commencer, et elle sera longue, semble nous dire Jean-Pierre Sarrazac. Déjà il avait terminé *Néo, Trois panneaux d'apocalypse* (1999) sur une attente de fin du monde dans un aéroport, avec cette image inoubliable de ceinture roulante à bagages vomissant non pas des valises mais des cercueils.

C'était déjà la fin de tout. C'est pourtant loin d'être fini, cette fin. Aujourd'hui elle change de forme, elle est moins chorale, plus proche de chacun, on ne voit plus les visages mais on entend les voix, et elles se racontent au singulier, elles se dévident pour dire leur drame, et c'est terrible, et c'est même drôle.

"Il y en a dont on dit qu'ils survivent. Eh bien moi je surmeurs", dit J.-B, dans *La Fin des Possibilités*. Et plus tard il se pend et menace de se rependre, tenant la preuve qu'il est mort puisqu'il a joui comme les pendus (Vladimir et Estragon dans *En Attendant Godot* parlent de le faire, mais ils en parlent seulement, lui il le fait). Mais dans cette mort, il ne cesse pas d'être, et bat le Diable à son jeu, et échappe à son plan, et s'échappe tout court.

La fin, comme la crise, comme la mort, dans le théâtre de Jean-Pierre Sarrazac, ce n'est pas un arrêt, c'est un mouvement.